



Le Père

Jean-Baptiste SIMEON

(1884 - 1974)

Le 17 septembre 1974, en notre maison de Marseille, le Père J.-B. SIMEON remettait son âme à Dieu.

Sa carrière de religieux et de prêtre a été retracée dans « **Don Bosco France** », bulletin de liaison entre les membres de la Famille Salésienne. On y a croqué les traits marquants de sa physiologie hors du commun. A l'intention de ceux, nombreux, qui furent ses amis et ne reçoivent pas cette revue, nous lui empruntons quelques dates, quelques faits qui ont marqué une existence non dépourvue d'attachante originalité et nous en ajoutons quelque autre d'inédit.

Le 26 août 1884 il naît à Marseille dans une famille bien modeste. Toujours il restera attaché à ce Midi que des séjours dans les monts du Forez — un an au Château d'Aix, en pays lyonnais, vingt-trois ans sur les rives parfois brumeuses de la Saône — lui rendront encore plus attirant. Alors il comptait et tenait registre des jours d'ensoleillement...

Orphelin de père et de mère, Jean-Baptiste devient, à sept ans, élève interne d'une pension privée de Marseille. C'est dur à cet âge... Longtemps il rappellera ces années grises et ses étonnements devant telle formule de prière dont l'aberrance échappait à ses éducateurs, d'ailleurs bien intentionnés... mais pas au petit bonhomme ! En 1897, c'est l'entrée à l'Oratoire Saint-Léon, toujours à Marseille. Il y fait connaissance du directeur, le Père J.-B. Grosso (son futur talent de musicien lui devra beaucoup !) et d'autres comme le P. Pichon ou MM. Moulet et Fleuret. Plus tard il les retrouvera partageant sa vie salésienne. Adolescent il expérimente ce que signifie s'ouvrir aux autres, être simplement disponible. Il s'épanouit, regarde, admire. A ses yeux prend forme au fil des jours le projet d'une vie qui continue auprès des enfants de son milieu, une présence éducative dont sa première jeunesse avait été privée.

Ses études secondaires terminées, il part avec quelques autres jeunes pour s'initier à la vie religieuse salésienne. En ces jours-là cela se faisait dans un site provençal, pour lui pas de dépaysement, en une propriété de Saint-Pierre-de-Canon. Pouvait-on rêver meilleure ambiance pour un noviciat que ce vieux monastère bénédictin abandonné en 1887 et mis à la disposition des salésiens en 1891 par l'archevêque d'Aix. L'austérité des bâtiments était largement compensée par l'agrément du site campagnard. Qui n'a pas entendu le Père Siméon l'évoquer avec une pointe de nostalgie ?

La chapelle de Fontanière, maintenant vide, pourrait se faire l'écho de ses « mots du soir » à la communauté, de ses sermons dominicaux, le tout préparé avec minutie, composé, étudié, répété à mi-voix ponctuée de soupirs en arpentant une chambre exiguë au plancher grinçant. La perfection de la forme recherchée avec beaucoup de travail n'éteignait cependant pas l'attention d'un auditoire intéressé. Parfois, dérangé par une porte qui s'ouvrait, une lumière allumée à la tribune de l'orgue, l'orateur, après un geste de rappel, n'en continuait pas moins imperturbablement son homélie... quitte à se trouver un peu plus en transpiration à la fin. Il disparaissait alors pour gagner sa chambre vite transformée en annexe de l'étendage des Sœurs.

Tout donné à ses étudiants, le Père Siméon ne s'était pas coupé entièrement de la jeunesse. Souvent des groupes d'enfants venaient s'ébattre dans la propriété. Les jeunes élèves d'une école privée voisine fréquentaient la chapelle et l'un ou l'autre des abbés allait leur faire le catéchisme. Des uns et des autres, le Père Siméon se faisait vite des amis. Les frimousses curieuses et amusées faisaient cercle autour de lui. Il racontait des histoires et surtout « il jouait "La Marseillaise" avec ses doigts ! ». Tout simplement il faisait craquer ses phalanges à volonté, faisant de ses mains une caisse de résonance à volume variable. Succès assuré !

En 1955 arrivent ses soixante et onze ans. Il laisse l'enseignement et regagne Marseille. Il est ainsi proche de sa sœur et, libre de responsabilités astreignantes, il peut lui rendre visite chaque jour. Demeuré bon marcheur, il assure l'aumônerie des religieuses salésiennes de l'Institut Normal Ménager de la Grande-Bastide, à Sainte-Marguerite. Habitué à arpenter le chemin de Fontanière pour un ministère semblable auprès des Dames de l'Assomption, et cela par pluie, neige, gel ou soleil déjà chaud, il gagne son aumônerie à pied le plus souvent : une bonne demi-heure de chemin. Son sens de l'exactitude lui faisant un devoir d'être toujours en avance (à Fontanière il descendait écrire le plan de ses cours à 3 h du matin... il arrivait toujours une bonne demi-heure à l'avance en gare...), il longeait le Prado, à ces heures presque désert, et faisait les cent pas devant le portail de l'Institut, attendant que l'on ouvre ! C'est au retour d'une de ces sorties que, liant conversation avec un marchand de journaux proche de la place Castellane, celui-ci en vint à lui confier qu'il aurait aimé pouvoir s'absenter quelques instants. Qu'à cela ne tienne. Le Père Siméon prend la relève... De bonnes âmes se scandalisent de voir cet ecclésiastique (il portait, bien entendu, la soutane) en être réduit à tenir un kiosque pour gagner sa vie... L'évêché est alerté. Quel est donc cet original ? On finit par le découvrir et savoir ainsi le fin mot de l'édifiante histoire.

Toujours prévenant pour les autres et soucieux de leur témoigner une amitié aussi empressée que sincère, il guettait le passage à l'Oratoire Saint-Léon d'amis, de confrères connus jadis. Ne lui arrivait-il pas, se couchant tôt et se levant de même, d'aller frapper à la

Démobilisé, le Père Siméon rejoint Marseille et donne quelques leçons de théologie à de jeunes abbés dont les études avaient été interrompues par la guerre. En même temps il remplit la fonction de directeur administratif des ateliers de l'Oratoire Saint-Léon. Une amitié ancienne avec des salésiens laïcs, techniciens chevronnés et maîtres d'atelier : MM. Moulet, Fleuret, Richard, Guérinot lui permit de tenir honorablement un poste auquel il ne semblait pas avoir été préparé.

Quand s'ouvrit le scolasticat de Fontanière, dans l'agglomération lyonnaise, on se souvint en haut lieu de celui qui avait déjà fait ses preuves comme répétiteur de théologie à Marseille, puis de professeur de philosophie au Château d'Aix (1924-1925), à La Navarre (1925-1926), à Montpellier (1926-1932). Mais le moment était venue de... l'Exil (!) loin du chant des cigales, de la grande bleue et de tant d'amis avec lesquels, en compagnie du Père H. Faure, il avait noué de cordiales relations. C'étaient pour la plupart des anciens de l'Oratoire ou du Patronage Saint-Joseph alors débordant d'une vie mal contenue par des locaux bien exiguës.

Et voilà vingt-trois ans de vie lyonnaise ! Le Père Siméon ne s'en plaignit pas, comme de ses « vingt-cinq ans de Château d'Aix »... entendez : un an en 1925, mais qui lui parut long comme un quart de siècle. Presque entièrement autodidacte, le bon Père lisait beaucoup, ses lunettes lui tombant chaque année un peu plus sur le nez ou remontées haut sur le front. Le scolasticat changea de physionomie au gré des circonstances. Il y eut les années de guerre, puis la spécialisation des disciplines. La philosophie passa dans la Province de Paris, la théologie demeura à Lyon. Chaque centre regroupa les étudiants de deux Provinces françaises, de la Belgique d'expression française et de nombreux confrères de tous pays et continents. Le Père Siméon laissa alors l'enseignement de la philosophie pour s'adonner à celui de la théologie morale. Sa pédagogie fut appréciée des étudiants amis des idées claires, un peu moins de ceux que tenaient les idées neuves. Cela n'alla pas sans quelque contestation... bien avant Mai 68 ! Le Père Siméon y était fort peu préparé !

Un autre de ses domaines était celui de la musique. Sous ses doigts l'orgue, dont il ne connut pas les derniers aménagements... puis la vente, anima des cérémonies religieuses dont les riverains du chemin de Fontanière appréciaient la haute tenue musicale. Le grégorien était roi, pas absolu d'ailleurs, et la fantaisie créatrice de l'organiste préférait parfois à ses thèmes austères des réminiscences plus pastorales. Disciple de Don Grosso, un des pionniers du renouveau du chant liturgique au début du siècle, ami de M. Auda, petit bonhomme fouineur et musicologue distingué, salésien laïc de surcroît, le Père Siméon assista avec jubilation au développement que prit l'étude du grégorien avec la création à Lyon de l'Institut Saint-Grégoire le Grand. Plusieurs élèves de Fontanière en furent des disciples studieux avant de devenir des maîtres.

Une fois entré dans la vie religieuse par l'émission des vœux, l'abbé Siméon va retrouver sa ville natale. De 1901 à 1904 l'Oratoire Saint-Léon l'accueille, à titre d'éducateur cette fois. Avec entrain il renoue avec la jeunesse marseillaise. La République l'en sépare en interdisant aux religieux d'enseigner en France... et même d'y exister ! A Valsalice d'abord, près de Turin, puis à Foglizzo, il prend contact avec une dimension internationale de la Congrégation salésienne. Le 30 septembre 1908 c'est l'ordination sacerdotale à Ivrea, toujours en Piémont. Promu à la fonction d'assistant du Maître des novices au noviciat international de Foglizzo, le Père Siméon ne moisit pas dans l'emploi. A Marseille on ne l'a pas perdu de vue. Le Père Matha, maître de chapelle à la paroisse Saint-Joseph, proche de l'Oratoire Saint-Léon, venait de mourir. Le Père Virion, alors supérieur Provincial sait qu'en même temps qu'en philosophie et en théologie, dont il restera curieux toute sa vie, le Père Siméon s'est perfectionné en musique. Il le rappelle donc à Marseille pour prendre la place vacante — il y fait d'ailleurs merveille — et assurer quelques responsabilités à la maison salésienne.

... « En effet, les dix années pendant lesquelles j'ai été en contact avec lui m'ont laissé le souvenir d'un « jeune » prêtre plein d'enthousiasme, de dynamisme et de bonne humeur, qui, non seulement cherchait à nous inculquer les principes du chant religieux, en nous le faisant aimer comme un apostolat, dans un répertoire allant des chants grégoriens aux œuvres de César Franck, Bach, etc..., dans cet ensemble vocal qui faisait l'orgueil du chanoine Mendre, alors curé de Saint-Joseph, en faisant passer notamment dans les messes de Noël et de Pâques, et dans les cérémonies de la Semaine Sainte, un souffle de spiritualité, mais était de plus, pour nous, un conseiller délicat et un ami partageant nos joies et nos peines, et aussi, ce que l'on appellerait maintenant un « animateur de loisirs » exceptionnel ».

En 1914, la mobilisation vient l'y chercher. Il est affecté à l'armée d'Orient, où il aura la bonne surprise de rencontrer le Père Hippolyte Faure et le Père Rivière, mobilisés comme lui. Cette vie militaire, comme infirmier d'ailleurs, ne paraît pas l'avoir beaucoup éprouvé. Il ne connut pas le torpillage dont les récits du Père Rivière, pas toujours corroborés par ceux de son compagnon de malheur, le Père Faure, amusèrent plus tard les malheureux qui n'avaient connu que... la boue des tranchées ! Il parlait peu de ses campagnes, sinon pour en rappeler quelque anecdote. Un cabaretier de Salonique ne le prit-il pas pour un Juif ? Au scolasticat le Père Siméon avait fait de l'hébreu. Flanant un jour de sortie il entre en un bar pour consommer. Devant lui une bouteille avec une étiquette libellée en caractères hébraïques. Il la déchiffre au grand ébahissement du commerçant. « Tu es Juif ? ». Non. « Comment t'appelles-tu ? ». Siméon. « Tu vois bien que tu es Juif ! ». Une bourrade fraternelle sur l'épaule régla la consommation...

porte d'un hôte de passage à 5 h du matin, pour lui dire sa joie de le revoir et sa crainte qu'il ne partît avant d'avoir pu échanger une fraternelle accolade.

Des soucis, des ennuis de santé, des migraines qu'il soignait avec force aspirine à l'ébahissement inquiet du D^r Hawthorn, tendaient parfois ses traits. Mais de lui on garde le souvenir d'un large sourire. C'était sa façon de dire sa sincère et profonde amitié. Il ne retrouvait guère l'animation des galéjades et des rires sonores qu'en climat provençal ou avec de vieux amis. Mais envers tous et partout il marquait délicatesse et prévenance.

Le Père Siméon n'est plus des nôtres, mais il n'est guère possible à ceux qui l'ont connu de l'oublier. Notre prière chrétienne, si souvent jointe à la sienne, l'a accompagné quand il a plu au Seigneur de le rappeler. La jeunesse marseillaise pense-t-elle à donner à la Famille salésienne d'autres Père Siméon ?... En 90 ans il n'a pas épuisé le besoin, mais avec quel cœur ne s'y est-il pas donné !

LA COMMUNAUTE DE MARSEILLE.



Pour le nécrologe :

17-9.1974

Père J.-B. SIMEON † Marseille (1974) à 90 ans.